

# LA SAINTE DE CHRISTOPHER STREET

FLORENCE ASHLEY

La sainte de Christopher Street, Marsha P. Johnson. Plus que toute autre, elle siège au panthéon des héroïnes des communautés trans. Nous connaissons son nom, son visage, sa réputation d'instigatrice des émeutes de Stonewall. Comme héroïne, elle est incontournable.

Ni historiographe ni maîtresse des lettres, je ne sais comment diriger mon regard vers Marsha l'héroïne sinon à travers une lentille de critique culturelle. En rendant hommage à Marsha P. Johnson, je cherche à mettre en lumière le travail qui opère en arrière-plan des récits d'héroïnes, travail qui révèle le caractère collectif de ceux-ci.

## LA VIE DE MARSHA P. JOHNSON

Marsha P. Johnson est une activiste et artiste trans noire reconnue pour sa générosité et son exubérance, traits qui lui ont mérité le titre de sainte de Christopher Street, rue de cœur de la communauté LGBT de New York. Elle avait la réputation de tout donner aux autres. Selon Sylvia Rivera: *« Marsha donnerait sa chemise si tu lui demandais. Elle te donnerait son dernier dollar. Elle enlèverait ses souliers. Je l'ai vue faire toutes ces choses. »*

Lorsqu'elle déambulait le long de Christopher Street, son front arborait fréquemment une couronne faite de fleurs et d'objets trouvés – ces fleurs, elle les obtenait souvent d'un fleuriste qui la laissait dormir sous sa table. On la retrouvait parfois sur le bord de la rivière Hudson pour commémorer la mémoire de son père ou prier Neptune, lui jetant parfois ses vêtements en guise d'offrande. Elle remontait alors

Christopher Street nue, où elle se faisait arrêter, institutionnaliser et médicamenter à coups d'antipsychotiques. En tant que femme trans noire, Marsha était habituée au harcèlement policier. Sa divine réputation lui mérita une véritable icône, Andy Warhol l'ayant incluse dans sa série de portraits sérigraphiques *Ladies and Gentlemen* en 1975. Elle mourut dans des circonstances suspectes le 6 juillet 1992, après des décennies d'activisme, d'entraide et d'arts de la scène.

Marsha P. Johnson et son amie Sylvia Rivera sont reconnues comme les instigatrices de l'émeute de Stonewall du 28 juin 1969, qui galvanisa le mouvement gai new-yorkais. Le récit du déroulement de cette soirée demeure controversé. Plusieurs disent que c'est Marsha qui aurait lancé la première brique, tandis que d'autres affirment que c'est Sylvia qui aurait lancé le cocktail Molotov qui a tout déclenché. Or, la première dit être arrivée après le début de l'émeute, et la seconde, n'avoir lancé une brique que plus tard au cours des émeutes.

Personnellement, c'est plutôt la création de la maison STAR qui retient mon attention, car elle reflète la générosité de la sainte de Christopher Street. En 1970, Marsha P. Johnson et Sylvia Rivera cofondèrent l'organisation *Street Transvestite Action Revolutionaries* (STAR). Marsha refusa la présidence de l'organisme, suggérant qu'une personne à la pensée plus linéaire serait un meilleur choix pour la planification à long terme. Elle demeura néanmoins un véritable moteur pour l'organisme grâce à sa gentillesse et à sa vision différente du monde – traits que certaines personnes attribuent justement à son expérience d'épisodes psychotiques et, potentiellement, de neurosyphilis. «*Je suis peut-être folle, mais cela ne me donne pas tort*», disait-elle. Peut-être serait-il aussi juste de dire que, si elle avait raison, c'était un peu, justement, parce qu'elle l'était.

La première maison STAR était un *trailer* que Marsha et Sylvia avaient trouvé dans un stationnement, mais celui-ci fut repris peu de temps après. Voulant éviter l'incertitude constante de leur situation, elles organisèrent une soirée dansante pour récolter des fonds, qu'elles utilisèrent pour rénover un appartement afin qu'il serve de maison STAR permanente. Marsha et Sylvia obtenaient assez d'argent comme travailleuses du sexe pour payer le loyer alors que les plus jeunes s'occupaient de procurer de la nourriture. La maison STAR opérait dans une logique d'entraide radicale, et ses membres gardaient et nourrissaient les enfants du voisinage pour venir en aide à leur entourage issu de la classe ouvrière.

STAR n'exista que quelques années. En 1973, une activiste s'opposa fortement à l'inclusion des femmes trans et drag queens à la parade du Christopher Street Liberation Day, les décrivant comme des pâles copies de femmes. Sautant sur la scène, Sylvia Rivera prononça un discours, désormais célèbre, contre l'assimilationnisme du mouvement gai. Elle rappela du même souffle le travail révolutionnaire accompli par les femmes trans et les drag queens, et elle accusa le mouvement d'avoir complètement délaissé les personnes incarcérées qui pourtant lui demandaient son aide. Attaquée par des personnes qu'elle considérait comme ses camarades, elle tenta de se suicider le lendemain matin. Marsha P. Johnson la sauva juste à temps, heureusement, mais cette journée marqua la fin de l'implication de Sylvia Rivera dans le mouvement LGBT pour plusieurs années, un départ qui signifia la fin de STAR.

## NOUS QUI CRÉONS L'HÉROÏNE

L'héroïne n'apparaît pas d'elle-même, comme un fantôme fuyant le néant. Être héroïne dépend d'un travail d'arrière-scène qui est souvent invisible, mais non moins important. Pour façonner une héroïne, encore faut-il un travail de documentation, de préservation, de déterrement. Encore faut-il raconter et disséminer son histoire. Jusqu'à récemment, les communautés trans n'avaient pas la capacité organisationnelle nécessaire pour créer et soutenir des récits d'héroïnes. Compte tenu du manque de main-d'œuvre dans les communautés trans, c'est la population cisgenre qui détermina longtemps quelles personnes trans étaient élevées au statut d'icônes.

Les premières grandes figures trans émergent de l'imaginaire cisgenre. Je pense notamment à Christine Jorgensen, qui figura à la première page du *New York Daily News* en 1952 sous le titre sensationnaliste «*Ex-GI Becomes Blonde Beauty*». L'article la décrivait comme la première à recevoir un «changement de sexe». Ancrée dans une trame narrative voyeuse qui transforme le sujet trans en objet de curiosité, la célébrité de Christine Jorgensen reflète davantage l'amusement des éditeurs cisgenres des journaux de l'époque que l'affection que lui portent les communautés trans.

2 – Syrus Marcus Ware, «All Power to All People? Black LGBTTI2QQ Activism, Remembrance, and Archiving in Toronto», *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, 2017, vol. 4, n° 2, p. 170-180.

Les dernières décennies ont toutefois vu les conditions de vie des populations trans s'améliorer, permettant un travail narratif jusqu'alors inédit. Comme le dit Monica Forrester<sup>2</sup>, la vie des femmes trans dans les années 1980, et surtout celle des femmes trans noires, était basée sur la survie. Vivant dans un monde qui les violentait, l'idée de documenter leur présent ne leur venait tout simplement pas à l'esprit. Bien que la vie demeure encore très difficile pour les personnes trans racisées, l'horizon des possibilités s'est ouvert depuis. L'apparition d'internet a aussi eu un effet prodigieux sur l'organisation des communautés trans et sur la consolidation d'une identité collective. Dans les années 1990 et 2000, on voit apparaître bon nombre de sites web partageant des biographies et rapportant des moments historiques liés aux personnes trans. C'est dans ce contexte que se construit le récit d'héroïne de Marsha P. Johnson.

Nulle n'est plus à créditer pour le statut d'héroïne de Marsha P. Johnson que l'archiviste et cinéaste Tourmaline. Afin de tourner un documentaire sur la sainte de Christopher Street, elle a bravé violences anti-Noirs et transmisogynes pour trouver plusieurs des vidéos d'archive grâce auxquelles nous connaissons aujourd'hui Marsha P. Johnson et Sylvia Rivera. C'est elle qui a diffusé le désormais célèbre discours de Sylvia Rivera durant le Christopher Street Liberation Day de 1973. De ses travaux a résulté le magnifique court métrage de fiction *Happy Birthday, Marsha!* (2018), qui montre une Marsha radieuse dans les heures précédant les émeutes de Stonewall. Tourmaline n'a malheureusement pas pu mener à bien son projet, le cinéaste David France ayant usurpé ses ressources pour sortir un documentaire sur Netflix. Son film a rejoint les autres du même genre, produits par des hommes blancs cisgenres qui mettent l'accent sur la souffrance plutôt que sur la jouissance, l'amour et la communauté. Malgré l'habilitation narrative des communautés trans depuis les années 1990, les perspectives cisgenres et blanches continuent d'être privilégiées lorsqu'il est temps de contribuer à l'imaginaire social.

Derrière toute héroïne existe un travail souvent invisible qui, lorsque remis à l'avant-plan, a beaucoup à nous enseigner sur le pouvoir social. Derrière l'iconographie de la sainte de Christopher Street, nous pouvons déceler une deuxième histoire: celle d'une communauté trans occupée à sa survie qui, enfin, commence à récolter et à raconter ses propres récits, tout en demeurant sous le joug d'un pouvoir financier et culturel hors de son contrôle. Une deuxième histoire, où l'héroïne est tout autant Tourmaline que Marsha.

### NOUS QUI NOUS DÉFINISSONS À TRAVERS L'HÉROÏNE

Au-delà du travail nécessaire à l'édification de Marsha P. Johnson en tant qu'héroïne, le récit lui-même accomplit son propre travail. Un récit divertit, enseigne ou communique des valeurs. En désignant Marsha P. Johnson comme héroïne, en racontant son histoire, les personnes trans projettent et consolident leurs propres attachements normatifs, leurs propres valeurs. En choisissant une héroïne, nous choisissons qui nous sommes.

Que nous enseigne l'héroïsation de la sainte de Christopher Street au sujet des communautés trans contemporaines? Le premier indice se trouve dans l'attachement émotionnel à Marsha ou à Sylvia comme instigatrices des émeutes de Stonewall. Même s'il n'y a aucun doute que Marsha P. Johnson et Sylvia Rivera y ont joué un rôle crucial, ni l'une ni l'autre n'a lancé la première brique. Il serait, au contraire, théologiquement incongru pour la sainte de Christopher Street d'avoir lancé la première pierre. Pourtant, le mythe perdure.

En positionnant deux femmes trans à la genèse des mouvements LGBTQ+, les communautés trans se réinscrivent dans l'histoire d'un mouvement plus large. Ce correctif intervient à un moment crucial où l'anxiété règne quant à savoir si l'*establishment* progressiste se rangera derrière les communautés trans. Le mariage dit gai l'ayant emporté à la Cour suprême, les organisations religieuses conservatrices se tournent à présent vers les communautés trans comme cibles de panique morale. C'est un moment inquiétant, car plusieurs institutions LGBTQ+ d'influence ont un long historique d'abandon des personnes trans dès qu'il s'agit de protéger les gains sociaux et légaux des hommes cisgenres gais. Dans ce contexte socio-politique, l'héroïsation de Marsha P. Johnson sert de rappel: «Les personnes trans ont été là pour le mouvement gai. À votre tour d'être là pour nous.» Rattachant les mouvements gais à leurs origines trans, l'héroïsation de la sainte

de Christopher Street rend tout à fait naturel le passage du mariage gai à l'égalité trans comme revendication centrale des mouvements LGBTQ+.

Cela dit, je crois déceler quelque chose de plus dans ces récits. L'entêtement se rattache aussi à la symbolique du geste même. Lancer une brique est un acte violent et révolutionnaire. Le récit de Marsha P. Johnson l'héroïne fonctionne alors comme un signe rhétorique du caractère radical des mouvements trans contemporains par comparaison avec les mouvements gais antérieurs. *We are more radical than thou.*

Ce positionnement rhétorique éclipse la blancheur des mouvements trans hégémoniques. En positionnant Marsha P. Johnson dans la généalogie des mouvements trans d'aujourd'hui, les communautés trans hégémoniques et de prédominance blanche se revendiquent comme héritières d'une radicalité qui efface la spécificité de l'expérience de Marsha P. Johnson en tant que femme noire travailleuse du sexe vivant avec des troubles de santé mentale. Il est impossible d'appréhender la vie de Marsha P. Johnson sans comprendre que son rapport à la police était modulé tant par le racisme anti-Noirs, la putophobie et la psychophobie. La sainte de Christopher Street n'est pas moins indissociable de sa race noire, de son travail du sexe, que de sa santé mentale et de sa transitude.

Dans l'imaginaire transgenre hégémonique, Marsha P. Johnson est une icône à géométrie variable. Lorsqu'il est temps de souligner le caractère radical et révolutionnaire des mouvements trans, elle est caractérisée comme Noire, travailleuse du sexe et, parfois, folle. Elle n'est toutefois plus représentée comme telle lorsqu'il est temps de la revendiquer comme représentante des communautés trans de toutes races, occupations, conditions mentales ou classes. Ce phénomène rhétorique n'est pas inédit dans les discours trans, ceux-ci ayant longtemps (ab)usé des corps et de la souffrance des travailleuses du sexe noires pour promouvoir les ambitions libérales des voix trans blanches les plus privilégiées. Même en écrivant ces mots, je me demande si je ne fais pas qu'excuser ma propre blancheur en me présentant comme une bonne Blanche à l'affût du racisme, alors que je bénéficierai certainement d'un certain capital social en publiant cet essai.

Ces dernières années ont vu une progression narrative du récit héroïque de Marsha P. Johnson ne s'intéressant plus seulement à son rôle dans Stonewall, mais aussi à sa contribution à STAR. Ce glissement normatif de l'acte

À travers le  
récit d'héroïne  
de Marsha P.  
Johnson,  
désormais  
articulé autour  
de STAR et de  
sa maison, les  
communautés  
trans se  
positionnent  
comme  
attentives,  
solidaires et  
aimantes.

révolutionnaire momentané à un effort soutenu d'aide mutuelle révèle une certaine maturation de l'identité collective trans. À travers le récit d'héroïne de Marsha P. Johnson, désormais articulé autour de STAR et de sa maison, les communautés trans se positionnent comme attentives, solidaires et aimantes.

Une différence subtile mérite d'être soulignée entre l'idolâtrie de Stonewall et l'admiration de STAR. Si les premiers discours semblent positionner les personnes trans, peu importe leur réalité sociale, comme déjà héritières du radicalisme de Marsha P. Johnson et de Sylvia Rivera, l'admiration envers STAR sert davantage d'aspiration et de modèle que de description historique fidèle des communautés trans. Reconnaître l'échec de bien des communautés trans serait une manière de mieux respecter l'héroïsme de Marsha P. Johnson et augurerait une logique prometteuse d'amélioration communautaire. Pour emprunter les mots de la drag queen Agosto Machado dans le documentaire *Pay It No Mind : Marsha P. Johnson* (2012) : « *Marsha nous rappelle ce que le village était et ce que les autres, les jeunes, peuvent être.* »

En déployant la lentille de la production sociale de l'héroïsme, j'ai voulu honorer la mémoire de Marsha P. Johnson et le travail de celles qui, comme Tourmaline, assurent sa pérennité dans l'imaginaire communautaire trans. La sainte de Christopher Street n'est pas née héroïne des mouvements trans. C'est grâce à la sueur d'archivistes et de conteuses prêtes à braver la transmisogynie et le racisme anti-Noirs que l'héritage de Marsha P. Johnson s'est rendu jusqu'à nous.

Loin d'être une odyssée isolée, l'histoire de Marsha P. Johnson occupe une place centrale dans la construction de l'identité collective des communautés trans contemporaines. À travers la sainte de Christopher Street, les populations trans réclament leur place dans les mouvements LGBTQ+. Elles demandent la solidarité des institutions et des activistes lesbiennes, gais, et bisexuel.le.s cisgenres. Elles naturalisent le passage du militantisme pour le mariage gai à celui pour les droits trans. Elles déclarent être une branche radicale des mouvements LGBTQ+. Et, plus récemment, elles promeuvent l'aide mutuelle *grassroots* et l'amour révolutionnaire entre personnes trans en décentrant les émeutes de Stonewall en faveur de l'entraide soutenue qui avait lieu à STAR.

À différents moments de ces récits disparates, les communautés trans soulignent, effacent et s'accaparent des fragments de l'identité de Marsha P. Johnson : Noire, travailleuse du sexe et *mad*. Les mouvements trans hégémoniques s'engageant sur le sentier néolibéral de l'homonationalisme, il est crucial de problématiser les rapports racistes, putophobes, et psychophobes qui imprègnent plusieurs cercles communautaires. J'invite les personnes blanches, non travailleuses du sexe, et de bonne santé mentale, moi comprise, à nuancer nos rapports avec la vie de la sainte de Christopher Street. J'ose espérer que nous pourrions reconnaître notre sombre réalité communautaire, abandonner nos logiques d'autoexonération identitaire, et enfin épouser une éthique d'entraide et d'amour révolutionnaire.